

Claude Colson

Aimez-vous la danse ?

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Claude Colson, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

À l'amour, à ce qu'il apporte aux êtres !

I

Il était 21 heures, ce dernier mardi de mai. Marie-Hélène Polantier bouclait sa valise. Chercheuse en biologie, à 38 ans elle était toujours en CDD. Elle devait participer le lendemain à un congrès de criminologie sur les avancées de la recherche génétique. Tout le monde dans la boîte lui refilait les tâches ingrates. La manifestation durait jusqu'au samedi midi. Elle, ça l'arrangeait. Elle avait dit oui tout de suite.

Ses relations avec Xavier, son époux, s'étaient fortement dégradées ces deux dernières années. Elle l'avait connu alors qu'elle terminait des études très studieuses. Lui venait de s'installer comme pharmacien à Cannes. Une rencontre de hasard. Xavier n'était pas plus aguerri qu'elle en amour quand il l'avait épousée. Il l'avait rencontrée à une expo et, très vite, ils s'étaient enhardis à avoir des relations sexuelles – chose taboue en ce temps-là. Peu après, c'était le mariage. Déjà dix ans...

La vie avait passé. Alors qu'elle avait gardé un côté un peu gamin, le temps avait fait de lui un homme exigeant, voire autoritaire ; tous deux mettaient sur le compte de l'inexpérience l'affadissement de leurs sentiments, comme celui de leurs rapports physiques. Chacun avait bientôt muré ses déceptions dans le non-dit. Ce soir-là, une dispute de plus éclata, après le dîner. Ça partit bêtement. Marie-Hélène reposa violemment son verre sur la table :

— Xavier, ta pipe empeste. Je ne supporte plus !

— Ah, d'accord, aujourd'hui c'est la pipe. Si je t'écoutais, ça serait quoi demain ?

— T'es très agréable ce soir. On ne se supporte plus ; ça tombe bien, je pars demain pour quatre jours. Tu auras le temps de respirer... et moi aussi !

Il ne répondit pas, mais la fusilla des yeux. Dans le silence auquel il se forçait, il

fulminait. Marie-Hélène contempla un instant celui qu'elle avait cru aimer. Ce n'était plus qu'un petit homme qui vieillissait mal. Son emportement ne collait pas avec ses cheveux gris argent de vieux sage. Il en était ridicule ; une caricature de dessin animé. Déjà, lors du repas, ils n'avaient échangé que quelques banalités. Elle pensa mon Dieu, où en est-on arrivé ? Avant de gagner sa chambre, elle ajouta :

— Bon, restons-en là pour ce soir, ça vaut mieux.

Depuis un an, ils faisaient chambre à part. Elle l'entendit peu après claquer une porte. Restée seule, elle trouva qu'elle s'était plutôt bien comportée dans ce énième affrontement. Elle, d'ordinaire si vive, avait su garder son calme. L'indifférence, peut-être. Elle s'assit devant sa coiffeuse et se regarda dans le miroir. Plus de trace de colère, non, vraiment rien. Deux yeux noirs presque rieurs contemplaient une belle femme, mince, jolie encore avec ses cheveux très bruns.

Il ne serait pas trop tard pour changer de vie... Oui, elle pourrait toujours plaire... Elle se ravisa. Mon Dieu, si ma belle-mère m'entendait penser, j'apporterais de l'eau à son moulin, elle qui ne m'a jamais estimée et me reproche ma prétendue frivolité. Bah !...

Le lendemain, la matinée était pluvieuse ; Cannes avait l'air triste et boudeur. Marie-Hélène contemplait au loin la mer bien grise, quand elle vit arriver devant chez elle le taxi commandé pour 8 heures. Il était ponctuel. Lorsqu'elle referma la porte de la grande maison bourgeoise, le chauffeur se précipita pour la débarrasser de sa valise. Elle songea Xavier, s'il me voyait, dirait « même pour quatre jours il faut qu'elle emporte des tas de choses ! » Décidément, il ne comprenait pas grand-chose aux femmes. Mais pourquoi se préoccupait-elle encore de son époux ? Profitons plutôt de ces quatre jours, se dit-elle !

Elle respira un grand coup l'air vivifiant du matin, sourit et s'assit dans le taxi, dont le chauffeur bien jeune lui ouvrait déjà la portière.

— À la gare, s'il vous plaît !

Et, tous feux allumés dans le petit crachin, la voiture démarra pour s'élancer rue Félix-Faure. Encore au lit, les voisins pestèrent en entendant le vrombissement du moteur, importun à cette heure. Par la rue d'Antibes toute proche, elle y serait dans dix minutes au plus.

CHAPITRE 2

Une puissante odeur de café noir emplit soudain l'appartement de Lionel Delsault et le tira du lit. Il avait programmé sa cafetière pour 8 heures. La veille, sa journée à l'hôpital avait été dure : il y terminait son internat de spécialité, car il avait toujours pensé que l'exercice en cardiologie conviendrait mieux à son caractère introverti que la médecine générale. Il habitait un tout petit appartement niçois qui lui suffisait amplement. L'esprit encore embrumé, il heurta la chaise de sa table de travail ; il poussa un juron à voix basse, espérant que le grincheux du dessous n'aurait pas entendu le raclement.

Il vivait dans une relative solitude, tout comme son père. Peut-être était-ce dû au fait qu'il avait souffert de la mésentente de ses

parents. Ils avaient d'ailleurs fini par divorcer en 2001. À l'époque, il avait 22 ans. Déjà sept ans de cela... Depuis, il avait quasiment achevé ses études, et ce, grâce au soutien financier de son père. Sa mère était décédée un an après la séparation. Cette femme un peu fantasque était restée pour lui presque une étrangère. En revanche, une affection sans faille le liait à Jean-Pierre. C'est à lui qu'il pensait à présent.

Ils étaient très proches de caractère, Lionel peut-être plus secret encore ; fan de lecture, il écrivait des poésies qu'il gardait pour lui. Ce matin-là, il était en repos et il songea qu'il devrait en profiter pour proposer à son père une sortie au restaurant. Retraité, il accepterait sans doute.

Il saisit le téléphone :

— Allô, papa, c'est moi. Je ne te réveille pas, j'espère ?

— Tu sais bien, j'ai toujours été un lève-tôt.

— Dis, j'ai pensé... Si on mangeait ensemble, ce midi ? Tu pourrais me rejoindre à Nice ?

Jean-Pierre avait pris sa retraite de commandant de police à 55 ans. Il coulait des jours un peu monotones, à l'écart dans l'arrière-pays, non loin du village de Sospel. Il avait fait toute sa carrière à Nice. Il répondit :

— Désolé, Lionel. La semaine prochaine, si tu veux. Là, je suis invité par mes anciens collègues pour un congrès à Évry, au sujet de l'identification des malfaiteurs par profil génétique. Tu sais qu'à l'époque le profilage était ma spécialité, et cette branche voisine m'intéresse. Ça pourrait m'être utile – qui sait – pour les menus services que je leur rends encore. Et puis je ne serais pas mécontent de les revoir, ça fait un bail. J'ai accepté.

— Ah... Tu ne peux jamais lâcher, hein !

— Bah, ils croient que je m’ennuie dans ma retraite de vieil ours. Ils sont sympas, finalement.

— Merde, c’est toujours pareil. On ne peut jamais compter sur toi, alors !

— Mais qu’est-ce qui te prend, Lionel ? T’as des problèmes ?

— Oui, ça ne va pas très bien depuis que j’ai rompu avec Marie, je voulais t’en parler.

— C’est grave ?

— Ouais, je crois que je plonge.

— Mince, écoute, je téléphone à René, j’annule.

Il entendit un grand éclat de rire :

— Je te charrie. J’adore ça. Et toi tu marches, ha, ha, ha ! Cette première histoire, avec mon amie d’enfance, ça ne pouvait pas coller, tu

sais bien. C'était fatal. Qu'est-ce que t'es couillon, quand même ! Ha, ha, ha !

— Idiot, tu m'as fait peur ! J'aime mieux ça.

— Pour le repas, papa, on en reparlera à ton retour. C'est quand ?

— Téléphone-moi à partir de dimanche prochain. Allez, ciao, à bientôt !

Jean-Pierre posa le combiné en pensant à son fils, tout attendri. Avec son genre baba cool, se dit-il, il trouvera bien quelque chose à faire aujourd'hui. Bon, c'est pas tout ça, je dois préparer mes affaires. Allez, Jean-Pierre, zou !

Il prit bientôt la route, sans remarquer la voiture bleue qui le suivait.

CHAPITRE 3

Dans l'avion pour Orly, Jean-Pierre était songeur. Il repensait à sa vie ; ça le prenait de plus en plus souvent. Une petite année encore et il aurait 60 ans ; eh oui, déjà ! Il n'avait quasiment pas vu le temps passer. Bon, sa carrière avait été correcte : inspecteur d'abord, puis divisionnaire, il avait terminé avec le grade de commandant, mais ce n'était qu'un changement d'intitulé. Il passa la main dans ses cheveux et remarqua combien ils étaient clairsemés, lui qui, plus jeune, s'enorgueillissait de leur opulence... enfin... !

À cet instant, l'hôtesse le fixait. Peut-être était-elle attirée par cet homme mûr de qui émanait une étrange aura. Le charme des yeux gris-vert, sans doute. Il sourit : ce serait bien si mes verres de myope ne les cachaient

pas ! Il sourit à cette blague éculée. Il passa en revue sa vie sentimentale. De ce côté-là, ça n'avait pas été formidable. Dans sa jeunesse, il avait vécu deux fortes passions qui, bien sûr, s'étaient conclues par deux échecs lamentables. À 28 ans, dégrisé, il avait fait un mariage de raison avec Marie-Paule, qui lui avait donné un fils. Cependant, au fil des années, leur union avait fait long feu et s'était soldée par un divorce. Jean-Pierre était désabusé. Heureusement, il y avait ce lien très fort avec Lionel, qui ne s'était noué qu'à son adolescence. Le jeune homme devait être perturbé par l'apparente froideur de sa mère. Bon... c'était déjà loin, tout ça. 60 ans ! Quelle fin de vie lui était réservée ? Bof, il verrait bien. Il tenta de chasser ces sombres pensées : après tout, Lionel avait réussi de brillantes études. Pas étonnant, avec son esprit cartésien. Tiendrait-il de moi ?

Il venait de se sourire à lui-même.

Au moins, il pourra s'occuper de ma santé, pour mes vieux jours.